

Le troisième âge dure longtemps

Une lecture de : *Pourquoi l'Europe. Réflexions d'un sinologue*, Jean-François Billeter, Paris, Allia, 2020

« Pour tenir ces réflexions dans ce bref essai, je m'en suis tenu à l'essentiel. » p. 8.

« Ce projet politique et philosophique est né en Europe. Il n'est dû ni à la providence, ni à quelque prédestination, ni à une supériorité originelle, mais à des hasards de l'histoire et à l'enchaînement qu'ils ont produit. Il impose à l'Europe une tâche : celle de le mener à son terme autant que ce sera possible. » p. 100.

C'est (encore) un petit livre par le volume et le format. Un coup d'oeil hâtif jeté sur la première de couverture peut faire songer à quelque livraison provenant tout droit de la SF, du récit d'anticipation ou encore, quoique selon une échelle peu coutumière en ce domaine, à un produit estampillé « BD ». On peut y goûter en effet une vue cartographique de l'Europe cerclée d'un liserai rouge incarnat que menace une sorte de dragon conquérant dont le trait moiré évoque immanquablement quelque chose comme l'Asie telle qu'elle peut hanter et fasciner pêle-mêle les enfants, les incorrigibles rêveurs, les nostalgiques du l'Empire du Levant ou les collapsologues à tendance paranoïde. Il n'en est rien pourtant. Ceci n'est pas un court traité mi savant mi délirant sur la Chine Éternel ni une étude inspirée par la doctrine des archétypes, le dragon furieux devenant le schème concentrant tout ce que l'Extrême Orient peut représenter pour un européen lambda. Ceci est le dernier opus de Jean-François Billeter qui poursuit, toujours dans un style très « ligne claire », à l'écart de toute précipitation réflexive comme de toute hystérisation éditoriale, mais avec une régularité de métronome, sa patiente méditation au sujet du « monde » tel qu'il est devenu et tel qu'il devrait être. Plus précisément, *Pourquoi l'Europe. Réflexions d'un sinologue*¹, qui paraît en ce moment aux fidèles et précieuses éditions Allia, poursuit un travail de préparation à ce qui pourrait venir, travail entamé au moins depuis la première version des *Esquisses*².

Il est au moins deux manières d'approfondir: l'une qui creuse une idée-force avec les instruments de la pensée argumentative, s'enfonce de façon toujours plus osée — mais aussi, c'est le risque et la tentation, de façon toujours plus obscure aussi à mesure qu'on pénètre dans les entrailles de ce qui est à penser — dans les arcanes du pensable et s'expose par là même à perdre ou, tout au moins, à étourdir le lecteur. L'autre façon d'approfondir consiste plutôt à parfaire une thèse en en délimitant progressivement et comme au cordeau les contours. Il ne s'agit pas dans ce cas de forer mais de suivre avec

¹ Jean-François, Billeter, *Pourquoi l'Europe. Réflexions d'un sinologue*, Paris, Allia, 2020, dorénavant abrégé *P. E.* L'essai est suivi de « Prolongements » bienvenus dans lesquels l'auteur revient, en les reproduisant, sur quelques passages de textes centraux pour son argumentation.

² Nous avons rendu compte de ces travaux. Pour *Esquisses I*, voir le site de Jean-Clet Martin « Strass de la philosophie »; pour *Esquisses II*, voir « Poezibao », le site de Florende Trocmé; pour *Demain l'Europe*, voir le site des Éditions Allia.

endurance, en adoptant une forme de verticalité très spéciale, une ligne de pensée toujours plus lumineuse et précise jusqu'à atteindre une simplicité d'expression qui n'a d'égal que l'exactitude quasi mathématique de ce qui demande à être porté au langage. Ces deux voies de la profondeur ont leur intérêt, leur vertu, leur charme et leur écueil. C'est manifestement la seconde qu'a choisi J.-F. Billeter, et ce depuis quelques temps. Tout se passe alors comme si la méthode, au sens propre du terme, consistait à étirer le trait de la réflexion en le délestant des scories, y compris de celles qui entretiennent la séduction littéraire ou philosophique, pour enfin avoir la décence de proposer au lecteur une mise au point suffisamment claire et rigoureuse de ce qui à l'évidence le concerne lui aussi. Cette quête de la concision éclairante est aussi une conquête, car on suppose que pour obtenir cette sorte de joaillerie philosophique il a fallu endurer le temps du travail avec certes ses joies mais aussi sa foncière ingratitude. Or c'est bien là le signe d'une forme d'accomplissement que de ne pas avoir à subir à la lecture les vicissitudes qui ne manquent pas d'accompagner les échafaudages de l'argumentation. Ainsi l'art se fait nature, l'effort devient grâce et le classicisme est l'autre nom de la modernité. Un péril menaçait cependant ce genre d'entreprise: celui de la sécheresse de la langue, une tendance au *more geometrico* qui aurait mal tournée ; en lieu et place du plaisir pris à la lecture et à la réflexion, le sentiment d'être pris en otage par un terroriste de la rationalité, version monstrueuse, terrible et pathétique du spinozisme sans Spinoza. On a compris qu'il n'en va pas ainsi et qu'en empruntant la seconde voie de l'approfondissement l'auteur n'a pas caver ses obsessions mais tracé une allée comme d'autres, voyez Plotin³, recommandent de sculpter sa propre statue. À force de déblayer, d'élaguer, bref de rendre praticable une voie si singulière dans le paysage de la pensée contemporaine, celui qu'on présente volontiers et avec raison comme un spécialiste de la langue et de la culture chinoise parvient à rendre la surface nette, profonde et porteuse — ce qui n'est pas un détail — d'un horizon qui nous regardent, dans tous les sens de cette expression, toutes et tous.

Considérations de pure forme que ce qui précède? Assurément pas, à moins de confondre souci pour la forme et formalisme et ne pas voir, comme Hegel nous a su nous le rappeler, que forme et fond, signifiant et signifié, sensible et sens ne peuvent être que très artificiellement (et faussement) séparés alors que pour ainsi dire ils s'appellent, se répondent et se compénètrent. Seule une « pensée d'entendement » peut en toute innocence, à la lisière de la sottise, vouloir distinguer ce qui est dit ou écrit et comment cela se dit et s'écrit. Les précédents travaux de J.-F. Billeter nous ont d'ailleurs rappelé que si forme et format sont en l'occurrence si brefs sans être secs, c'est parce que « la chose même » réclame ce traitement ; démarche attentive à ce qu'il faut penser qui n'a que très peu à voir avec l'idiosyncrasie de l'auteur. Mais quelle est-elle cette « chose » qu'il serait si urgent et déterminant de porter à la clarté d'un certain langage? Il faudrait pouvoir se contenter d'oser cette réponse toute lapidaire: cette chose, mais c'est nous! « Nous », c'est-à-dire les citoyens du vieux continent, les enfants et petits enfants de Descartes et de Newton, de Cortez et de Napoléon Premier, de Mozart et de Einstein mais aussi de Hitler et de Mussolini, etc. En somme les rejetons du meilleur et du pire, ce qui fait de ce « nous » de tard-venus une entité impure, diversement bigarrée, complexe et désormais perplexe quant à son avenir sur le plan pratique et quant à sa possibilité

³ On peut lire dans Plotin, *Ennéades*, I, 6, 9, 13 : « Reviens à toi-même et regarde: si tu ne te vois pas encore toi-même beau, fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle: il enlève, il gratte, il polit, il nettoie, jusqu'à ce qu'il fasse apparaître un beau visage dans la statue. Toi aussi, enlève tout ce qui est superflu, redresse tout ce qui est tortueux, nettoyant tout ce qui est sombre, rends-le brillant, et ne cesse de « sculpter » ta propre « statue » jusqu'à ce que resplendisse pour toi la divine splendeur de la vertu... » Les italiques sont de nous.

même sur le plan théorique. Mais « nous » c'est maintenant aussi « eux », ces autres avec un fort coefficient d'altérité que sont, au moins depuis Marco Polo, les Chinois avec lesquels il faut au moins compter sur le plan économique à défaut de pouvoir enfin conter une histoire civilisationnelle qui passant des faits aux valeurs ferait entre eux et nous ce qu'on appelle du « commun », c'est-à-dire ce qui nous manque le plus et de cruelle manière. *Demain l'Europe*⁴ était une percée orientée résolument, comme son titre l'indique sans détour, vers l'avenir; *Pourquoi l'Europe* vise un cap à teneur métaphysique, comme son titre l'indique là-aussi suffisamment. Sans doute l'auteur jugerait le terme de « métaphysique » inapproprié car exagéré, étant donné notamment la longue et impressionnante tradition dont il fait l'objet; J.-F. Billeter lui préfère le terme apparemment moins technique, a priori mieux connu de tous et peut-être plus avenant de « philosophie ». Il n'empêche, si l'adverbe « pourquoi », par sa lettre même, signale la présence quasi fantômale de l'une des questions décisives et inaugurales de notre tradition métaphysique qui stimule encore certains philosophes et tous les enfants en bas âge, alors force est de reconnaître qu'en titrant « Pourquoi l'Europe » l'auteur rend au moins possible le déplacement du débat sur le terrain certes surdéterminé de la métaphysique ; à tous le moins, ne sont-ce pas les problèmes techniques embrayés par le « comment » qui ici importent au premier chef mais bien l'inévitable « pourquoi » qui réclame des raisons et non seulement des causes. Qu'il faille entendre cette demande de raison(s) au sens fort, et partant métaphysique, c'est l'évidence à la mesure des crises qui phagocytent aujourd'hui l'irrépressible processus de mondialisation. Aussi, dans ces conditions, l'Europe ne peut être envisagée (comme c'est cependant le cas pour presque toutes les autres choses) comme une option parmi d'autres possibles ou souhaitables. La question n'est pas « l'Europe, pourquoi pas? », quelque chose comme « l'Europe à la carte », une Europe narcissique profilée selon les petites préférences de chacun. Sous la plume de Billeter, l'Europe ne peut (ce qui serait contradictoire et infamant) être un produit du marketing planétaire, puisque ce qui justifie ce recours-retour à l'Europe, c'est justement le potentiel axiologique et culturel au sens noble du terme⁵ dont Europe est porteuse et qui jusqu'ici n'a pas encore donné sa pleine et entière mesure. À concevoir les choses sous cet angle exigeant, l'entente du titre prend un tour nouveau et même inverse à celui qu'on indiquait précédemment: l'expression « pourquoi l'Europe » doit moins être comprise comme une question à tonalité métaphysique que comme une affirmation étayée exposant précisément les raisons qui justifient, soutiennent et inspirent la voie de l'Europe comme la seule orientation possible et légitime nous permettant de vivre sous la lumière adéquate.

Une inquiétude, un soupçon séculaire en forme d'objection s'impose pourtant devant ce qui revient à un éloge de l'Europe: Monsieur Billeter ne verserait-il pas, quoi qu'il en ait, dans une forme à peine édulcorée d'ethnocentrisme bien vite accompagné d'un logocentrisme faisant bon marché (un comble pour un sinologue de renom!) de la diversité culturelle? À cette question irrépressible, il faut répondre sans équivoque par la négative et ce pour deux raisons qu'il convient d'énoncer avant d'en reprendre les attendus de manière plus circonstanciée. La première tient bien entendu et justement à

⁴ Voir J.-F. Billeter, *Demain l'Europe*, Éditions Allia, Paris, 2019.

⁵ Au sens noble et fort qui renvoie à l'idée d'une formation de soi (et du Soi) que l'accumulation des savoirs ne saurait épuiser. Cette construction de soi-même engage autant le corps que l'esprit (comme du reste tout geste) ; *mens sana in corpore sano*, elle tend idéalement à la formation du jugement. Pour tout dire, son ressort est l'élévation ou la transformation d'un individu en sujet. Cette conception de la culture, dont le philistinisme représente l'exacte antithèse, trouve ses racines historiques dans ce que les grecs de l'antiquité appelaient « *paideia* » et les allemands de l'époque moderne et romantique nommaient « *Bildung* ».

ses qualités de sinologues éminent à qui on ne peut reprocher de ne pas être aller voir Ailleurs comment et pourquoi on pense et vit différemment que sous nos latitudes. La deuxième, qui obtient moins a priori les faveurs des belles âmes et des thuriféraires de l'exotisme bien-pensant (qui sont souvent les mêmes), repose sur une intelligence subtile et non négociable de ce qui fait le coeur et la raison profonde de ce dont Europe est le nom.

Le sous-titre de l'opus rappelle qu'il s'agit de « réflexions d'un sinologue ». La précision est d'importance, d'abord parce que J.-F. Billeter est avant tout connu et recommandé pour sa connaissance de spécialiste ou, comme on se plaît à le dire aujourd'hui, d'« expert » de la langue et de la civilisation chinoise ; ensuite parce que si ce sinologue de formation et de haut vol peut à bon droit recevoir le titre non usurpé de « philosophe », c'est, conséquemment, de façon seconde bien que non secondaire. Du reste, sa dernière contribution entrelace deux lignes mélodiques qui doivent se recouper sans se couper, à savoir la connaissance historique et la méditation proprement philosophique. À l'instar de David Hume, l'écossais éclairé qui lui aussi était féru d'histoire et exprimait des pensées profondes, étonnantes voire déconcertantes dans un style fluide et un vocabulaire ordinaire, Jean-François Billeter est peut-être d'abord, au moins sur le plan chronologique, un historien, autrement dit quelqu'un qui garde le contact avec le plancher des vaches, qui en part et y revient sans jamais céder aux sirènes de l'autotélisme en philosophie comme en tout autre chose. « L'idée a éclairé les données historiques, ces données ont confirmé l'idée. ⁶» Le chiasme est ici de rigueur et de méthode. Le petit livre qui nous occupe embrasse en effet deux continents et ce n'est pas le moindre de ses paradoxes que de nous montrer que, tout bien pesé, par un étonnant renversement copernicien, notre Orient se tient à l'Occident. Pour penser cela, il fallait s'être rendu chinois comme d'autres se font faits persans tout en demeurant profondément européens.

Donc priorité à l'histoire. Pour qui voudrait se mettre au clair de l'histoire chinoise en évitant les circonlocutions des demi-savants, on ne peut que recommander la lecture des trois premiers chapitres qui retracent avec une maestria assez remarquable l'essentiel de l'histoire de la Chine ancienne en articulant les données avec le cas très particulier de la Chine d'aujourd'hui sur la scène culturelle, économique et politique. À lire ces pages inaugurales, on se surprend à avoir l'impression — impression certes fautive quant à sa nature mais vraie et puissante quant à ses effets *hic et nunc* — de mieux connaître l'histoire chinoise que l'histoire de France ou (plus difficile, plus compliqué) l'histoire de l'Europe. La présentation en est à la fois si synthétique et cependant tellement précise qu'on se sentirait suffisamment pourvu en informations pour affronter n'importe quel honnête homme qui viendrait à nous entraîner sur ce sujet cependant si vaste et controversé. Mais faire de l'histoire ou plutôt *philosopher en historien et inversement* ne revient nullement à accumuler faits et données, fussent-ils reconnus comme objectifs. Il y faut en outre l'apport d'une activité de l'esprit rare et nécessaire : le jugement en exercice⁷. L'intention de l'auteur étant non « pas de prouver mais de faire réfléchir⁸ »,

⁶ P. E. *op. cit.*, p. 10.

⁷ Cette note de Kant (extraite de KRV, B, 173) s'impose ici : « Le manque de jugement est proprement ce qu'on nomme la stupidité, et à une telle défectuosité, il n'y a pas moyen de remédier. Une tête obtuse ou limitée à laquelle ne manquent que le degré adéquat d'entendement et les concepts qui s'y rattachent, il est fort possible de l'équiper grâce à l'enseignement, et jusqu'à l'érudition. Mais comme habituellement il lui manque aussi le jugement (selon la *deuxième épître* de Pierre), il n'est pas du tout rare de rencontrer des hommes forts érudits qui, dans l'usage de leur science, laissent souvent apercevoir ce manque impossible à combler. »

⁸ P. E. *op.cit.*, p. 8.

cette salutaire provocation au « jugement réfléchissant » devait bien prendre son élan à partir d'une thèse tout ensemble suscitée et mise à l'épreuve par l'histoire même de la Chine. « J'ai trouvé, écrit Billeter, que le caractère de la Chine tenait à une tradition politique qui lui était propre, centrée sur une certaine conception du pouvoir et de son exercice.⁹ » Muni de ce fil d'Ariane, le long rouleau du paysage historique chinois, brossé non pas à gros traits mais bien plutôt déposé avec l'énergie toute en finesse d'un calligraphe, prend un relief inouï. Périodisations aux effets pédagogiques assurés, dates décisives, nom propres incontournables (hommes d'action et penseurs, dynasties des Zhou, des Shang, des Han et des Song... Laozi, Confucius, Mencius...), événements non moins importants, rien d'essentiel n'échappe à l'auteur. Rien que l'essentiel lui permet de proposer en quelques pages une conception de la « tradition politique » chinoise ramassée en huit principes dont il ressort notamment que si on peut avoir l'impression qu'il existe un « universalisme chinois », celui-ci n'est qu'un pseudo « parce qu'il n'a pas rompu avec l'autochtonie. On ne peut s'y rallier qu'en faisant allégeance au pouvoir chinois.¹⁰ » Ces lignes ne sont pas sans faire penser aux analyses décisives de Pierre Clastres. L'anthropologue montre en effet que les sociétés dites « primitives » forment des communautés politiques ayant un fort coefficient identitaire, ce qui implique que « l'existence de l'Autre est d'emblée posée dans l'acte qui l'exclut, c'est contre les autres communautés que chaque société affirme son droit exclusif sur un territoire déterminé, la relation politique avec les groupes voisins est immédiatement donnée.¹¹ » Ce repli instituant le groupe est du reste parfaitement compatible avec une volonté de faire empire et d'accroître son pouvoir en augmentant son territoire. Il y a bien des autres et même de l'Autre mais celui-ci est, par nature, un ad-versaire qu'il faudra tôt ou tard assimiler au Même. Selon cette logique « politique », ce n'est pas qu'il n'y ait pas à proprement parler d' « universel », mais c'est que l'universel c'est forcément et par essence « nous autres » qui l'incarbons a priori ; tout le reste, soit tout ce qui subsiste de « différence », devra ou bien se tarir ou bien périr. Curieux universel que cet universel de demi-habiles qui n'est pas allé jusqu'au bout du chemin ethnographique comme au bout du raisonnement. Si c'eût été le cas, comme ça l'est manifestement pour l'auteur de *Pourquoi l'Europe*, on s'apercevrait qu'il faut être passé par l'Autre pour reconnaître qu'il y bien un universel qui échappe et à l'universel conquérant (certes des Chinois mais aussi évidemment des Européens quand ils dévoient l'exigence d'universalité pour la monnayer en annexion colonialiste) et à la mièvrerie culturaliste. Car c'est bien en ce point que l'objection des relativistes trouve sa limite. Leur scepticisme bon teint n'est que le vernis de leur lâcheté à ne pas vouloir reconnaître le coeur de la raison européenne, tout ce qui resterait de viable et de fiable à cette antique rationalité si on lui faisait passer un petit test d'inspiration husserlienne en forme de variation eidétique afin de mesurer ce qui résisterait une fois passé le crible de ses méthodiques transformations. Il est certes exact, les faits sont là qui insistent, que cette universalisme est né sur le Vieux Continent à l'articulation de l'époque classique et moderne, cela n'implique par pour autant que cette percée soit pour ainsi dire de nationalité européenne puisque, et là gît la grandeur de l'hapax, son sens est d'emblée cosmopolitique. Sous couvert de tolérance et d'une ouverture d'esprit qui confine à la béance sans fond pure et simple qu'on nomme aussi « bêtise », autrement-dit à l'absence obvie de consistance et de probité, par une pusillanimité déplacée ou tout bonnement par peur de déplaire (le terrorisme du « *political*

⁹ P. E. *op.cit.*, p. 9.

¹⁰ P. E. *op. cit.*, p. 34.

¹¹ Voir Pierre Clastres, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1997, p. 49. On peut lire p. 62 de P. E. « Ils se sont donc engagés contre nous dans une guerre politique. »

correctness ») ne serait-ce que pour la bonne cause, on en vient à refuser l'évidence (*video meliora...*) d'une universalité, la seule qui vaille, en son principe non dogmatique et non coloniale, seule compatible en vérité avec, non pas la « tolérance »¹², mais le respect bien compris des différences sur fond d'identité.

Stoppant sa lecture après ce détour capital par l'histoire chinoise, le lecteur n'aurait assurément pas perdu son temps, il serait au fait de ce qu'il faut commencer par savoir afin d'éviter l'inculture sur le sujet. L'Extrême Orient en général et la Chine en particulier font tellement le lit de tout un business touristique-culturel allant de la boutique d'ambiance jusqu'aux ci-devant philosophes en mal de part de marché éditorial, en passant par les coachs du bonheur, qu'une rapide et honnête mise à niveau dans ce domaine ne saurait nuire. Ce lecteur ne serait néanmoins dénié qu'à moitié car ces « réflexions d'un sinologue » ne trouvent leur pleine originalité et pertinence que complétées par la deuxième partie du livre qui, elle, envisage de façon plus frontale le cas *Europe*. Tout se passe en effet comme si l'essai de J.-F. Billeter était marqué et structuré par un pli, celui de la Chine et de l'Europe, l'une et l'autre trouvant leur fragile mais vitale jointure dans la médiation opérée par l'auteur de *Chine trois fois muette*¹³. Si cette articulation en forme d'art du pli est si impérieuse, on l'a compris, ce n'est pas pour des motifs purement intellectuels ou, plus grave et douteux, des motivations d'intellectuels. Les précédents essais y insistaient déjà suffisamment, si une sage explication avec la Chine est à ce point inévitable avant que n'advienne cette forme d'explication sans arguments qu'on appelle la violence, c'est parce que l'altérité chinoise est en passe d'avoir les moyens de se transformer en adversité. Les temps sont à l'urgence et au tragique, aussi avons-nous in extremis encore les forces suffisantes nous permettant d'éviter la catastrophe. Ces lignes, qu'il faut dans une certaine mesure appliquer à nous autres européens, disent assez et l'ampleur du mal et la médiocrité de la pharmacopée:

« Le régime est devenu totalitaire en 1957. Il contrôle depuis lors tous les rapports sociaux. Il empêche ses sujets de s'organiser de façon indépendante. Il surveille la vie de chaque individu, jusque dans sa pensée. Sous Mao Tsé-toung, il se servait pour cela d'incessantes campagnes politiques. Il utilise aujourd'hui l'informatique et l'intelligence artificielle. En échange de leur soumission, il offre aux classes moyennes les drogues de la consommation et du "rêve chinois", nom d'un nationalisme qui repose sur l'ignorance du passé. Il y ajoute, doses homéopathiques la plupart du temps, un poison paralysant sans lequel il ne se maintiendrait pas : la peur. (...) L'échec des forces de progrès semble total. Il n'est pas seulement tragique pour la Chine. Il l'est pour le monde. ¹⁴»

À cette (re)montée d'obscurantisme, et donc tendanciellement de totalitarisme, paradoxal obscurité qui advient en plein âge de la luminosité numérique (et donc d'une certaine forme de rationalité), un seul remède semble en mesure d'enrayer cette gangrène: la face lumineuse de ce qu'on s'accorde à reconnaître sous l'appellation des « temps modernes ». Il faut y revenir dans la mesure où l'on constate que cette thèse est comme on dit familièrement, « du mal à passer »: quelque chose de considérable a eu lieu sur le sol européen, un événement en gestation de longue date dont l'effectivité s'est

¹² Mais enfin, qu'est-ce au fond que la tolérance? Le fait de reporter à plus tard le moment du passage à la violence. Être tolérant, ce n'est justement pas reconnaître de plein droit, c'est se retenir de ne plus tolérer. La tolérance, c'est de l'interdiction différée. Est-ce encore une vertu? On en doute, vertu à-demi, apanage ambigu des peuples embourgeoisés dès lors mûrs pour la négociation de ce qui n'est pas négociable.

¹³ Voir J.-F. Billeter, *Chine trois fois muette*, Paris, Allia, 2006.

¹⁴ *P. E. op. cit.*, pp. 60-61.

déployée durant les temps modernes, soit au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Cet événement inouï au plan de la culture-monde est rien moins que l'advenue de *l'universel légitime*. Il importe peu au fond que cet avènement gros d'un avenir non encore exploité comme il faudrait soit dû à une conjonction de hasards ou un chapelet d'heureuses contingences, puisque, une fois inscrit sur la scène de l'Histoire, cette entrée de l'Universel s'est faite nécessité qu'on ne peut plus ignorer¹⁵. Que cette reconnaissance de ce que comporte de meilleur la réflexivité rationnelle vienne d'un sinologue n'a rien pour nous surprendre. Au contraire, sans doute fallait-il endurer l'un des plus grands écarts ethnographique, culturel et linguistique pour, ce faisant, atteindre à la pleine conscience de ce qu'est l'exigence d'universalité. Il fallait en effet être passé par *eux* pour revenir vers *nous* tout en continuant à exercer sa focale sur *eux et nous* afin de reconnaître ce qui, bien que naît chez nous, devient par sa nature même la propriété légitime de tous. Ce ci revient à dire que notre singularité s'est pour ainsi dire *ipso facto* transformée en universalité ; une monstruosité logique est ainsi rédimée en générosité pratique. Dans une sorte de geste cartésien de (re)fondation pour un (re)commencement, J.-F. Billeter nous invite sans tarder à accomplir enfin le projet des Lumières. On appréciera les belles pages qui nous rappellent, sous la forme d'une constellation¹⁶, les hauts noms des *éclairés* qui posèrent, chacun avec leurs préoccupations et leur manière propres, les bases solides d'une forme de rationalité à la fois efficace et accueillante. De ce point de vue, l'Europe n'est pas (qu')une localité géopolitique, un territoire ou un vieux continent, c'est avant tout et en dernière instance une Idée au sens platonicien de réalité de pensée à la consistance ontologique maximale irréductible à toutes les approximations « concrètes » qu'on peut en essayer. C'est aussi, de façon plus kantienne cette fois, une Idée au sens d'un idéal régulateur qui nous provoque et impulse le courage du recommencement pour une tout autre vie humaine sur cette terre. En ce sens, être européen, c'est avoir le sens du possible, mieux : être européen, c'est aller au bout du possible pour s'ouvrir à l'impossible, à l'inouï, au (re)nouveau. Si quelque chose doit être non seulement sauvé mais en outre activé comme jamais avec l'Europe, ce n'est pas tant sa puissance technique, le versant instrumental de sa rationalité, mais bien plutôt son potentiel éthique et politique dont l'Idée de république démocratique éclairée représente la version institutionnelle au regard la quelle doivent être orientées les décisions techniques et économiques. Comment rester insensible au bref mais vibrant éloge de la philosophie donné par Billeter dans ces pages où il assoit résolument le politique sur le philosophique? Et comment ne pas penser au magistral Platon de la *République*¹⁷, quoique selon des options politiques bien différentes et même opposées, lorsqu'on lit ces lignes serties de confiance (de jeunesse!), d'intempestive fermeté, de simplicité conquise et d'espoir lucide? :

« LE PROJET philosophique donnera au projet politique son *orientation*. Il s'agit de nous interroger sur ce que nous voulons, pour nous-mêmes et pour les autres, et de fonder cela sur

¹⁵ J.-F. Billeter aime à rappeler cette citation de Luis Bunuel « Le hasard est le grand maître de toutes choses. La nécessité ne vient qu'ensuite ». (Citation de nous jusqu'alors inconnue, extraite d'un échange épistolaire avec l'auteur.)

¹⁶ Pour ces « constellations » voir notamment pp. 71 et 91 de *P. E. op. cit.*

¹⁷ On est tenté d'allonger la liste des patronymes illustres (le Descartes de la Première Méditations Métaphysiques, le Husserl des *Ideen*,...) Ce n'est pas nécessaire, ce à quoi li faut ici être sensible, c'est au geste de Billeter qui renoue avec toutes les grandes figures de la philosophie d'Occident, avec cet héroïsme de la pensée libre qui, dans une innocence seconde, opte pour une reprise du fondamental en vue d'une relance de ce qui reste de la dignité humaine quand tout menace de la détruire.

une véritable *connaissance*. L'idée qu'il puisse y avoir en la matière une connaissance claire et certaine n'est pas commune, elle est contraire à l'esprit du temps, mais je la défends. Cette connaissance est accessible à quiconque part de soi, s'en tient à ce qu'il sent et conçoit par lui-même, sans se laisser distraire par les discours savants tenus par d'autres, quelle que soit l'autorité que le monde leur prête. Déterminons par un usage désintéressé de la raison ce que nous sommes et ce qui nous importe le plus. C'est en cela que consiste le projet et c'est en cela qu'il, est philosophique. ¹⁸ »

Et de « candeur » ajoutera le cynique à courte de vue, toujours prompt, sans toujours s'en rendre compte, à épouser la doxa quand il se figure donner dans la provocation. Candeur ou naïveté il y aurait si ces lignes étaient une pétition de principe ou une croyance jamais passée au prisme de l'expérience et de l'étude. Or, pour oser écrire (et publier!) ce genre de sentence avec autant de conviction, il faut avoir fait le « grand tour » d'un homme d'aujourd'hui, être allé au plus loin, avec patience, curiosité et humilité, et être revenu lesté d'une vie de rencontres et de réflexion. Billeter n'opte pas pour la voie médiocre et médiatique de l'entre-deux, celle des compromis bavards et des atermoiements pleutres, en cartésien sur ce point, il assume sa décision en forme de résolution pour cette Idée de l'Europe.

Ces « réflexions d'un sinologue » pourraient à bon droit s'arrêter là, sur cette pressante invitation à nous tourner vers ce qui fait la vitalité de cette vieille partie du Globe. Mais la méditation prend un tour inédit dans le dernier tiers de l'opus quand l'auteur irrigue son propos par une référence à la musique en la personne du chef d'orchestre et musicologue Ernest Ansermet, autre « éclairé » dont la figure inspire la fin du livre de J.-F. Billeter. Cette présence tardive à la musique dans l'économie d'un travail sur notre condition humaine peut a priori surprendre. (Pourtant, on s'en souvient, et c'est déjà un indice invitant à minorer notre étonnement, les *Esquisses* étaient ordonnées selon un certain nombre de « suites », terme qui, selon l'auteur, devait d'abord être compris au sens musical¹⁹). La brièveté de *Pourquoi l'Europe* ne pouvant s'accorder le luxe d'une digression en forme de coquetterie esthétique, il faut aller en chercher la raison ailleurs, soit dans les motivations profondes qui accompagnent tout le livre et, au-delà, l'une des préoccupations majeures de l'oeuvre du sinologue genevois, à savoir son enquête sur les « lois de l'activité » et de l'autonomie humaine. Ce qui interpelle tout particulièrement Billeter chez Ansermet en tant que théoricien de son art, c'est le thème du « 3^e âge de la musique » compris comme l'âge de « l'émergence du sujet ²⁰ ». En revisitant l'archaïque théorie des âges, en vigueur notamment chez Hésiode, Ansermet, que Billeter suit ici, thématise, à partir de la musique, cet avènement de l'Europe et donc du sujet européen mondial tel qu'on en a rappelé le portrait type plus haut. Ce qu'il faut bien comprendre ici, c'est que la musique n'est pas fondamentalement une affaire d'esthète, de professionnel ou d'amateur éclairé (ce qu'elle est aussi évidemment). L'enjeu dépasse largement les questions d'esthétiques, code sociologie ou de théorie de l'art puisqu'il en va rien moins que de la seule question qui occupe Billeter depuis quelques essais: l'Idée de Europe comme cause commune. Celle-ci serait-elle donc finalement une question musicale? La vérité éthique et politique de notre destin planétaire se trouverait-elle dans la musique comme condition de possibilité de l'universel légitime? À suivre l'auteur dans les derniers moments de son travail, on peut en faire l'hypothèse. Mais qu'est-ce à dire au juste? Non pas exactement qu'il nous faudrait toutes et tous nous mettre à étudier et à jouer de la

¹⁸ P. E., p. 74. Les italiques sont de J.-F. Billeter.

¹⁹ Nous devons cette précision à un entretien épistolaire avec l'auteur.

²⁰ P. E. *op. cit.*, p. 87.

musique (et laquelle?) pour devenir de parfaits européens mais que la prise au sérieux, c'est-à-dire en fonction de l'*ethos* que l'on se doit, du phénomène musical devrait orienter dans le juste sens la construction européenne dans son dialogue avec la Chine. L'idée, bien que toujours féconde, n'est pas nouvelle. Platon et Aristote avaient pointé le caractère décisif de la musique dans le cadre de leur réflexion sur le bon régime politique. Si devenir européen, c'est d'abord et surtout s'entendre sans que des voix étouffent ou réduisent au silence de mort d'autres voix, alors la question musicale s'impose immédiatement et n'a plus rien d'un hors-d'oeuvre, elle peut représenter la voie royale pour l'effectuation de l'universel singulier. Car la musique, on s'en doute, n'est qu'une affaire d'instruments, de partitions, de concertes ou d'enregistrements, bref elle n'est pas que la grande affaire des musiciens connus ou inconnus. Avant d'être un phénomène pouvant devenir objet de sciences et de pratiques spécifiques, la musique est une *disposition* à cultiver²¹. Notre condition d'être incarnés (et donc affectés et d'abord auto-affectés) fait de nous, que cela nous plaise ou non, des êtres musicaux avec des « rythmes, qui se calquent directement ou indirectement sur les rythmes naturels des battements du coeur, de la respiration, de la marche.²² » Dans ces conditions, on voit bien ce qui conduit l'auteur de *L'art chinois de l'écriture*²³ à accorder une telle importance à la musique dans une réflexion a priori étrangère à ce motif généralement cantonné, chez la plupart de nos contemporains en tout cas, à « l'esthétique » et ses délices réservés. L'éducation musicale, comprise comme l'école du « sujet émancipé²⁴ », dans une perspective éthico-politique ambitieuse, rendrait possible l'avènement de ce troisième âge comme ère de l'Europe réalisée. « Européens encore un effort! », devenez non pas *stricto sensu* (encore que cela devrait s'envisager) musiciens mais musicaux, par la musique apprenez à vous connaître vous-même, c'est-à-dire à, en bon spinozistes, à exploiter avec méthode toutes les ressources de votre conscience incarnée en habitant progressivement le monde de façon toujours plus fluide, aimante et efficace. La musique ainsi conçue devient le paradigme en l'absence duquel notre puissance d'agir (ensemble) se rabougrit en attendant de s'étioler tout à fait.

Pour peu qu'on soit de temps autre attentifs au monde comme il est, il n'échappera à personne que le bruit partout triomphe, que nos rythmes sont pour le moins désaccordés, voire que beaucoup trop d'existences sont a-rythmiques. Comment faire encore du commun, et du commun mondial²⁵ qui plus est, avec tant de désaccords? La régression, sur tous les plans, est devenue une pandémie sociale aux dimensions planétaires²⁶ qui affecte autant les européens que les chinois. Puissions-nous — et

²¹ Selon André Hirt, la musique doit même être pensée en toute rigueur comme une « condition », un transcendantal pour notre humanité. Voir A. Hirt, *La condition musicale*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 2018, collection « encre marine ».

²² *P. E. op. cit.*, p. 90.

²³ Voir J.-F. Billeter, *L'art chinois de l'écriture*, Genève, Skira, 1989. Ce livre, désormais un classique en la matière, contient toute une philosophie du geste. Or, du geste au rythme la conséquence est bonne, et du rythme à la musique elle est nécessaire.

²⁴ *P. E. op. cit.*, p. 93.

²⁵ Le « mondial », *i. e.* ce qui fait monde, est à distinguer ici de la mondialisation comme les valeurs politiques de justice, d'égalité et de liberté (pour nous en tenir aux plus insignes) doivent être distinguées des diktats instrumentaux issus de l'économie et de la technique.

²⁶ Voir, sur le risque imminent d'un « quatrième âge », âge de la désolation, *P. E. op. cit.*, p. 117 sq.

d'abord ceux que Rousseau appelaient « les puissants » qui aujourd'hui se trouvent davantage du côté économique que du côté proprement politique — entendre l'appel à l'Europe en forme de justification inspirée envoyé par le sinologue genevois dans le seul but de réaliser « le désir naturel de tout être humain d'aller vers plus d'autonomie, c'est-à-dire vers plus de connaissance de soi, de puissance d'agir et donc de liberté. Le fait que ce désir s'égaré ou soit perverti n'y change rien. Il est le besoin-désir essentiel sous lequel tous les autres besoins et tous les autres désirs peuvent être subsumés. Sa satisfaction exige une société civilisée, laquelle suppose une base matérielle assurée, qui dépend à son tour d'un milieu naturel favorable. Tout cela se tient et doit être également garanti.²⁷ »

Simplisme? Non, simplicité retrouvée. Le vieux terme de « rythme », avant de recevoir une acception principalement temporelle, avait d'abord un sens à forte connotation spatiale qui renvoyait à idée d'écart, d'espacement, de répartition et de juste distance. Plus précisément, pour les Anciens, avant la bifurcation platonicienne, le *rhuthmos* renvoyait à la forme spatiale dans son rapport au temps, tout se passant comme si à l'origine l'espace avait quelque précellence sur le temps, la forme sur le flux²⁸. Se décider pour l'Europe, une bonne fois pour ne pas avoir à y revenir, à l'instar du cavalier cartésien perdu dans une inquiétante forêt mais qui tient ferme sur sa résolution, ne cède pas sur son désir, ce serait conjuguer les deux significations du mot « rythme » : le sens et le respect des écarts, l'universalité du tempo. Serait-ce là ce qu'il nous faut pour que notre histoire désormais mondiale cesse de faire du sur-place? Devons-nous devenir enfin des êtres musicaux pour sortir du piétinement, qui souvent vire au trépignement, afin de commencer à être vraiment autonomes et émancipés? Affaire d'horizon autant que de respiration. C'est peut-être à cette belle aventure que nous invite le dernier essai de Jean-François Billeter, le sinologue philosophe.

Olivier Koettlitz

²⁷ 99

²⁸ Sur cette épineuse question du rythme dans l'antiquité grecque, il faut lire Pierre Sauvanet, *Le rythme grec d'Héraclite à Aristote*, Paris, PUF, 1999.